



Lidil

Revue de linguistique et de didactique des langues

33 | 2006

La réception des textes littéraires

La lecture comme activité de construction intersubjective du soi à travers l'approche interactionnelle du style

Alain Rabatel



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lidil/57>

DOI : 10.4000/lidil.57

ISSN : 1960-6052

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006

Pagination : 55-77

ISBN : 2-914176-14-7

ISSN : 1146-6480

Référence électronique

Alain Rabatel, « La lecture comme activité de construction intersubjective du soi à travers l'approche interactionnelle du style », *Lidil* [En ligne], 33 | 2006, mis en ligne le 05 décembre 2007, consulté le 29 février 2024. URL : <http://journals.openedition.org/lidil/57> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lidil.57>

Ce document a été généré automatiquement le 29 février 2024.

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

La lecture comme activité de construction intersubjective du soi à travers l'approche interactionnelle du style

Alain Rabatel

- 1 Pour répondre à la question des enjeux de formation et d'apprentissage autour de la lecture des textes littéraires, nous nous attacherons aux processus interprétatifs à activer, dont on peut escompter de grands bénéfices pour les apprenants, non seulement dans la constitution de leur bagage intellectuel, mais encore dans celle de leur humanité. Cette approche pose de nombreuses questions, dont celles des relations entre éthique, esthétique et linguistique, ou, à un niveau plus abstrait, entre connaissance et action. Mais nous ne les discuterons pas, nous nous en tiendrons à l'idée, pédagogiquement et didactiquement productive, que tous ces savoirs alimentent un cercle vertueux, à charge aux autres institutions que l'École de prendre leur part dans le processus sans fin de construction de valeurs éthico-pratiques.
- 2 Dans un travail précédent (Rabatel, 2005a), nous nous sommes intéressé à la manière dont l'analyse des textes (littéraires) active conjointement des valeurs et des connaissances linguistiques, en déployant en tous sens le paradigme énonciatif, en en faisant le centre à partir duquel l'ensemble des phénomènes linguistiques, discursifs, actionnels, idéologiques, esthétiques, etc., sont investigués de conserve. Un tel choix n'a de sens que si l'on donne à l'énonciation tout son empan, ce qui implique de ne pas la limiter aux simples repérages de l'appareil formel de l'énonciation (Rabatel, 2005b), mais de l'étendre à toutes les traces de la référenciation qui sont susceptibles de renseigner non seulement sur les objets, mais encore sur les énonciateurs, puisque le mode de donation des objets du discours renseigne toujours, en quelque façon, sur les uns et les autres. D'une façon convergente, il importe de ne pas réduire la référence à l'identification des référents : en tant que *mode de donation*, elle correspond à

l'expression d'un point de vue de l'énonciateur sur ce référent (Kleiber, 2005 : 280, note 2)¹.

- 3 Le choix d'une lecture énonciative intégrale ou radicale² du texte (littéraire³) revient pour cet énonciateur qu'est le lecteur à se mettre à la place de toutes les instances du texte, dans une posture lectorale qui est à la fois dedans et dehors, empathique et distanciée. En cherchant les effets construits par la référenciation (au plan de l'*elocutio*, de la *dispositio* ou de l'*inventio*), le lecteur met en jeu des intentions communicatives : qu'aurais-je fait à la place des acteurs, de l'auteur – aurais-je sélectionné les mêmes éléments, adopté la même organisation du discours, la (les) même(s) perspective(s), le(s) même(s) registre(s), quels effets résulteraient de tel(s) ou tel(s) changement(s), par exemple des changements de plan d'énonciation, de référenciation verbale ou nominale ? Cette appréhension totale de l'œuvre, de l'intérieur et de l'extérieur, pose à nouveaux frais la question du style, dans le cadre intersubjectif de la construction du soi où prennent sens les spécificités de toute parole véritablement située. C'est ce que nous illustrerons à propos de maximes, après avoir plaidé pour une conception moniste, dialogique et interactionnelle du style.

Pour une approche moniste, dialogique et interactionnelle du style

- 4 Le paradigme énonciatif esquissé ci-dessus implique d'abandonner la conception du style comme effets discontinus exprimant un vouloir dire préalable du locuteur (génial), au profit d'une définition moniste, dialogique, et interactionnelle du style qui, en retour, amène une réorientation des notions d'écart, de sélection et de valeur.

Une définition moniste, dialogique, et interactionnelle du style

- 5 Il existe autour du style de très fortes tensions entre un pôle singularisant (*un style*, comme ensemble de traits génériques, ou *le style*, comme forme singulière) et un pôle universalisant (*du style*), sans qu'il y ait une contradiction entre le singulier pluralisable (*un style*) et le singulier massif (*du style*), puisque les deux acceptions s'articulent dans l'exercice du langage (Jaubert, 2005 : 39-40). Ces tensions se retrouvent au plan des théories qui traitent du style tantôt comme un fait de production reposant sur le repérage de procédés (paradigmes rhétoriques, linguistiques, sémiotiques) tantôt comme un fait de réception (paradigme herméneutique), alors que les deux paradigmes ne gagnent rien à être opposés, ainsi que le propose la stylistique des genres⁴, et, en appui, l'approche moniste, dialogique et interactionnelle du style.
- 6 i) Moniste : *le style est un processus continu* au cours duquel « les opérations expressives se passent entre parole pensante et pensée parlante, et non pas, comme on le dit légèrement, entre pensée et langage » (Merleau-Ponty, 1960 : 26), dans la mesure où « pensée et parole s'escomptent l'une l'autre » (*ibid.* : 25). Le monisme ne réduit pas la langue à des moyens d'expression au service d'une pensée indépendante du langage : « la forme linguistique est donc non seulement la condition de transmissibilité, mais d'abord la condition de réalisation de la pensée » (Benveniste, 1966 : 64)⁵.
- 7 ii) Dialogique : *le processus continu d'élaboration des formes/sens implique un dialogue incessant* que le scripteur noue avec lui-même comme avec ceux qui l'ont précédé, avec son lecteur modèle ou ses lecteurs réels, avec son sujet, avec la langue, ses mots, ses règles, ses conventions et ses routines, etc. C'est ce que disent à leur manière Lacan ou Volochinov :

(1) « Le style est l'homme même », répète-t-on sans y voir de malice, ni s'inquiéter de ce que l'homme ne soit plus référence si certaine. [...] Le style c'est l'homme, en

rallierons-nous la formule, à seulement la rallonger : l'homme à qui l'on s'adresse ? Ce serait simplement satisfaire à ce principe promu : que dans le langage notre message nous vient de l'Autre, et pour l'énoncer jusqu'au bout : sous une forme inversée (et rappelons que ce principe s'est appliqué à sa propre énonciation, puisqu'à avoir été émis par nous, c'est d'un autre, interlocuteur éminent, qu'il a reçu sa meilleure frappe).

[...] Nous voulons du parcours dont ces écrits sont les jalons et du style que leur adresse commande, amener le lecteur à une conséquence où il lui faille mettre du sien. (Lacan, *Ecrits*, 1966, Points Seuil : 15-17)

(2) « Le style c'est l'homme » ; mais nous pouvons dire : le style c'est, au moins, deux hommes, ou plus exactement l'homme et son groupe social, incarné par son représentant accrédité, l'auditeur, qui participe activement à la parole intérieure et extérieure du premier. (Volochnikov, 1926, « Slovo v zhini i slovo v poézii » (« Le discours dans la vie et le discours en poésie ») in *Zvezda* 6, 244-267, cité in Todorov, 1981 : 98)

- 8 iii) Interactionnelle : le style ainsi redéfini est une somme de calculs et de décisions, plus ou moins contraints, plus ou moins libres selon les situations, les genres, les locuteurs ou les destinataires du message, bref, selon la nature des cadres participatifs de l'interaction⁶. Ces décisions intriquent choix linguistiques, esthétiques, actionnels, philosophiques, idéologiques, éthiques... dont peut rendre compte une translinguistique (Adam, 2005 : 128-129), à la condition de repréciser la place des notions d'écart, de sélection et de valeur, qui sont loin d'être réservées à la seule approche herméneutique du style.

Écart, sélection, valeur dans le cadre d'une approche continue du style

- 9 L'approche moniste du style ne s'oppose pas totalement à la stylistique des auteurs⁷, sous réserve de rupture avec la notion de style comme « langue d'auteur », selon une formule célèbre contre laquelle Riffaterre mettait en garde :

(3) Du point de vue linguistique, *langue d'auteur* est un terme trompeur : il ne s'agit pas du tout d'une subdivision de la langue saussurienne, réservoir de potentiels d'expressions où puisent tous les membres de la communauté, mais bien de l'ensemble des moyens d'expression que l'écrivain a déjà tiré de ce réservoir – donc d'une *parole* (Riffaterre, 1971 : 98).

- 10 Il faut encore préciser que la parole singulière n'est pas l'apanage des seuls auteurs – même si la valorisation des genres dans lesquels s'exerce cette singularité explique la faveur dont bénéficie la littérature – en raison de la dimension idiolectale de la parole de tout locuteur⁸. De surcroît, le style est en réalité une *parole intersubjectivement singulière* : la parole ne se profère pas *ex nihilo*, elle est toujours déjà socialisée, dialogique, interactionnelle, contrainte par les situations et les statuts des locuteurs, les thèmes, les discours antérieurs ainsi que les conventions qui règlent les discours – implicitement ou explicitement, dans les genres premiers et les genres seconds que sont par essence les genres littéraires (Bakhtine, 1978 et 1984).
- 11 Qu'est-ce qui, selon l'approche moniste du style, doit s'interpréter comme un « fait de style » ? C'est toute la question de l'écart. En réaction à l'idée spitzérienne que la langue d'auteur serait en écart *par rapport à la norme de la langue ordinaire*, Riffaterre définissait le style comme mise en relief de certains éléments de la séquence verbale – signalés à l'attention de l'architecteur (Riffaterre, 1971 : 138)⁹ – *par rapport au co(n)texte, sans valeur intrinsèque*¹⁰. Il s'ensuit que l'architecteur ne peut les omettre sans mutiler le texte et ne peut les déchiffrer sans les trouver significatifs et caractéristiques (ce qu'il rationalise en y reconnaissant une forme d'art, une personnalité, une intention, etc.) :

(4) Le contexte, par définition inséparable du procédé stylistique, 1) est automatiquement pertinent (ce qui n'est pas nécessairement vrai de la norme) ; 2) est immédiatement accessible parce qu'il est encodé, si bien que nous n'avons pas besoin de recourir à une vague et subjective [*sic*¹¹] *Sprachgefühl* ; 3) est variable et forme une série de contrastes avec les procédés stylistiques successifs. Seule cette variabilité peut expliquer pourquoi une unité linguistique acquiert, modifie ou perd son effet stylistique en fonction de sa position, pourquoi chaque écart à partir de la norme n'est pas nécessairement un fait de style et pourquoi cet effet de style n'implique pas une anormalité. (*ibid.* : 64)

- 12 Ces deux approches, au-delà de leurs différences, se retrouvent sur l'opposition du « fait de style » et du non style. Une approche moniste du style s'oppose à une telle « conception discontinue du style », somme de détails et d'écarts sur fond de contexte non marqué (Genette, 1991 : 132-133) et s'appuie au contraire sur une conception continue dans laquelle « Le style est bien dans les détails, mais dans tous les détails, et dans toutes leurs relations. Le "fait de style", c'est le discours lui-même » (*ibid.* : 151) :

(5) Cette idée [conception discontinue du style] suppose entre langue et style une séparabilité pour moi tout à fait inconcevable, comme Saussure disait inséparables le recto et le verso d'une feuille de papier. Le style est le versant perceptible du discours, qui par définition l'accompagne de part en part sans interruption ni fluctuation. Ce qui peut fluctuer, c'est l'attention perceptuelle du lecteur, et sa sensibilité à tel ou tel mode de perceptibilité. [...] Il n'y a donc pas le discours plus le style, il n'y a pas plus de discours sans style que de style sans discours : le style est l'aspect du discours, quel qu'il soit, et l'absence d'aspect est une notion manifestement vide de sens. (*ibid.* : 135)

- 13 C'est dans ce cadre seulement que les ajustements sur l'écart, la sélection et la valeur prennent leur pleine pertinence. Lorsque Neveu écrit que l'écart « se construit en opposition au phénomène de régularité contextuelle, que les bases de données permettent de repérer dans l'ordre lexical et syntaxique » ; que la sélection, se fonde linguistiquement sur le choix de *paraphrase*, « critère majeur de stylistique des procédés, des techniques, des effets », revivifié par les théories de la pertinence, de l'énonciation, de la pragmatique (Neveu, 2001 : ¹²) ; que la valeur ne se réduit pas à la somme des calculs sémiologiques de l'émetteur mais dépend aussi du travail interprétatif du récepteur (*ibid.* : 14), il propose une formalisation du fait de style qui entend échapper à l'arbitraire en se fondant sur des régularités quantifiables et sur une activité de paraphrase au coeur de la construction intersubjective des significations et des valeurs. Néanmoins, sa tentative reste en porte-à-faux avec l'approche moniste du style, en faisant place à une possible disjonction entre « (fait de) style » et « non style » (= contexte).
- 14 Certes, on comprend l'importance épistémologique de l'écart, en relation avec le couple marqué/non marqué. Si cette dichotomie est scientifiquement utile, elle n'implique pas cette conception du co(n)texte, car le couple marqué/non marqué fonctionne en langue ou en discours¹², à propos de la totalité du matériau linguistique, et notamment par rapport aux conventions qui règlent les genres. Si l'on adopte cette dernière perspective et si l'on envisage le style comme usage singulier du genre (Rastier, 2001), alors, est marqué ce qui, dans la parole intersubjectivement singulière de l'auteur (du locuteur), se détache des usages génériques conventionnels (non marqués) – étant entendu que les éléments marqués et non marqués sont tous significatifs, dans leur ordre propre. La dimension stylistique d'un texte est ainsi alimentée par la relation

dialectique entre des choix et des contraintes, ce qui atténue les effets négatifs liés à la seule notion de choix (Bordas, 2005 : 26).

- 15 Tout comme la parole (intersubjectivement) singulière se construit au contact des autres et par la maîtrise des codes, la construction du soi opère dans un incessant dialogue avec toutes les formes d'altérité culturelles, sociologiques, etc.¹³. Une telle construction du soi, qui est un des buts de l'École, est complexe à gérer, compte tenu de la diversité des subjectivités et de la pluralité des systèmes, valeurs, représentations, pratiques, dans un contexte collectif où circulent des savoirs et des valeurs dominantes. Un des leviers pour rég(u)ler la contradiction est sans aucun doute le travail collectif de construction d'un espace intersubjectif rationalisé, notamment dans une communauté interprétative (Rouxel et Langlade, 2004 : 15). Dans ce cadre didactique, l'approche moniste et interactionnelle du style est en rupture avec les approches du style comme marque du génie qui sont reproduites dans les pratiques pédagogiques basées sur la légitimité des divins créateurs, de leurs grands prêtres charismatiques officiant devant une masse d'élèves profanes, excepté quelques disciples appelés à entretenir le feu sacré...

Interprétation, style et construction du soi : lire/écrire des maximes

- 16 Le travail sur les textes littéraires ne doit donc pas se limiter à de simples repérages formels déconnectés de l'interprétation. Cette saisie dialectique est bien mise en relief par les interactions entre activités d'encodage et de décodage dans l'analyse des phénomènes textuels (Combettes, 2002 : 96¹⁴). L'activité scolaire sur les textes ne doit pas non plus considérer comme négligeable l'important travail sur les idées, valeurs construites par les textes. Les analyses, éventuellement contradictoires, gagnent à s'appuyer sur d'autres paramètres, génériques, esthétiques, éthiques ; les effets pragmatiques des mises en forme linguistiques sont mieux objectivés par des activités où alternent lecture et (ré)écriture. Ainsi conçue, l'interprétation croise la réflexion sur le style, dans une optique moniste qui considère les moyens d'expression des outils au service d'une pensée qui s'élabore en s'écrivant.
- 17 C'est ce que montre la maxime, genre particulièrement contraint (Combe, 2002 : 35-36, 43), grâce à l'extrême intrication des données linguistiques, génériques, éthiques et esthétiques¹⁵. La dimension interactionnelle du travail sur le style et sur l'interprétation est illustrée par le phénomène de mise en abyme intratextuel par lequel des maximes philosophiques prélevées dans quelques articles du *Dictionnaire philosophique* de Comte-Sponville influencent si fortement le commentateur qu'il adopte lui-même un style maximal assez peu de mise dans le genre de l'écriture dictionnaire universitaire, mais davantage en phase avec un des modèles explicites de l'auteur, le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire. Le processus d'intersubjectivité et de stylisation s'appuie sur la reconnaissance puis la reconstruction des conventions qui règlent les usages, et sur le fait que c'est à travers ce processus qu'est susceptible d'émerger une voix singulière, en imitation, comme c'est ici le cas, le commentateur essayant de se hisser au rang d'*alter ego* de ses pairs.
- 18 La maxime est une des « formes brèves libres¹⁶ » qui se distingue des formes brèves phrastiques figées que sont les proverbes, dictons, adages, apophtegmes, slogans, formules de politesse, lieux communs, etc. (Schapira, 1999 : 50-51). Schapira définit la maxime comme une

(6) création individuelle signée, constituée d'une ou plusieurs phrases créant une unité de discours achevée, plus ou moins concise, et autonome aussi bien du point

de vue grammatical que du point de vue référentiel. Elle présente généralement un style élevé et une structure qui, sans être nécessairement catégorique, offre l'apparence d'une vérité générale. (Schapira, 1997 : 89).

19 De fortes contraintes pèsent sur le processus de proverbialisation :

(7) L'énoncé susceptible d'acquiescer le statut parémique doit obligatoirement être une phrase générique véhiculant un message achevé, autonome du point de vue référentiel et grammatical, ce qui entraîne, bien entendu, des contraintes linguistiques supplémentaires : la phrase doit se présenter comme un énoncé anaphorique clos, sans rapport déictique avec l'énonciateur ou la situation de discours. (Schapira, 2000 : 85)

20 Ce processus est plus contraignant que celui qui concerne la production d'énoncés génériques, c'est pourquoi on retrouve dans les exemples (8), (12) nombre des traits sémantiques et syntaxiques des énoncés aphoristiques, sans aller jusqu'à l'autonomie syntaxique et sémantique caractéristique des proverbes :

(8) CHARITÉ : **L'amour désintéressé du prochain.** Cela tombe bien : le prochain n'est pas toujours intéressant.

Comme le prochain, par définition, c'est n'importe qui, la charité, dans son principe, est universelle. C'est ce qui la distingue de l'amitié, qui ne va pas sans choix ou préférence (Aristote : « **Ce n'est pas un ami, celui qui est l'ami de tous** »). **On choisit ses amis ; on ne choisit pas son prochain. Aimer ses amis, ce n'est pas aimer n'importe qui, ni les aimer n'importe comment. La charité serait plutôt une dilection sans prédilection. On ne la confondra pas avec la philanthropie, qui est l'amour de l'humanité, autrement dit d'une abstraction. La charité ne porte que sur des individus, dans leur singularité, dans leur concrétude, dans leur fragilité essentielle.** (Comte-Sponville, *Dictionnaire philosophique*, 2001 : 108)

(9) BIEN (TOUT EST) : [...] « Tout est bien », c'est aussi le dernier mot d'Œdipe, chez Sophocle, et de Sisyphe, chez Camus. **Ce n'est plus religion, c'est sagesse. Plus optimisme, mais tragique. Plus foi, mais fidélité** : « Sisyphe enseigne la fidélité supérieure, qui nie les dieux et soulève les rochers » (Comte-Sponville *Dictionnaire Philosophique* 2001 : 88).

(10) SUBLIMATION : [...] Dans la sublimation, écrit Freud, « les émotions sont détournées de leur but sexuel et orientées vers des buts socialement supérieurs, qui n'ont plus rien de sexuel » (*Introduction à la psychanalyse*, I). C'est mettre les énergies du Ça au service d'autre chose, qui vaut mieux. Au service de quoi ? De la civilisation : « C'est à l'enrichissement psychique résultant de ce processus de sublimation, écrit Freud, que sont dues les plus nobles acquisitions de l'esprit humain » (*Cinq leçons...*, V). Les désirs infantiles peuvent ainsi « manifester toute leur énergie et substituer au penchant irréalisable de l'individu un but supérieur, [...] un objectif plus élevé et de plus grande valeur sociale » (*ibid.*), tout en procurant à l'individu des satisfactions « plus délicates et plus élevées » (*Malaise dans la civilisation*, II). Cela vaut mieux que la névrose (qui reste prisonnière des désirs infantiles qu'elle refoule). Cela vaut mieux que la perversion (qui les satisfait). **Cela vaut mieux qu'une sexualité simplement animale (qui les ignore). C'est où l'humanité s'invente, peut-être, en inventant des dieux. Ce n'est pas le sentiment du sublime ; c'est le devenir sublime du sentiment.** (Comte-Sponville, *Dictionnaire Philosophique*, 2001 : 560-561)

(11) SALUT : [...] L'éternité, c'est maintenant : le salut n'est pas une autre vie, mais la vérité de celle-ci. Nous sommes déjà dans le Royaume. Aussi est-il vain de l'attendre, et même de l'espérer. C'est l'esprit de Nagarjuna : « Tant que tu fais une différence entre le nirvâna et le samsâra. » Tant que tu fais une différence entre ta vie telle qu'elle est et le salut, tu es dans ta vie telle qu'elle est. C'est l'esprit de Prajnâpad : « La vérité ne viendra pas ; elle est ici et maintenant. » **Ce n'est plus religion, mais sagesse. Plus promesse mais don. Plus espérance, mais**

expérience. « La béatitude est éternelle, écrit Spinoza, et ne peut être dite commencer que fictivement » (*Éthique* V, 33, sc.). **Le salut est cette fiction, ou cette éternité** (Comte-Sponville, *Dictionnaire Philosophique*, 2001 : 522).

- 21 Les énoncés aphoristiques d'Aristote et de Comte-Sponville, en caractères gras, cumulent nombre des caractéristiques énonciatives et syntaxiques des énoncés parémiques : tout d'abord, leur ancrage énonciatif est déconnecté de la situation d'énonciation, avec le pronom « on », des infinitifs sujets (« aimer ses amis »), des présents permanents de vérité générale, des substantifs employés dans leur plus grande extension (« la charité ») des définitions absolues (« ce n'est pas un ami, celui qui... ») : ces phénomènes linguistiquement marqués sont significatifs en langue, et emblématiques d'un style – quand bien même ils ne s'écartent pas de la « régularité contextuelle » qu'évoquait Neveu.
- 22 De surcroît, les maximes se caractérisent par une forte densité de figures de rhétorique :
- 23 – répétitions binaires : « ce n'est pas aimer n'importe qui, ni les aimer n'importe comment », « qui ne va pas sans choix ou préférence » ; triPLICATION des structures binaires, en (9), avec tendance à l'hyperbate, qui met fortement en évidence les deux énoncés elliptiques du verbe : « Ce n'est plus religion, c'est sagesse. Plus optimisme, mais tragique. Plus foi, mais fidélité » ;
- 24 – rythme ternaire : « dans leur singularité, dans leur concrétude, dans leur fragilité essentielle » (Anscombe, 2000 : 18) ;
- 25 – antithèses : « désintéressé » vs « pas intéressant », « charité » vs « amitié » (« Aristote : « ce n'est pas un ami celui qui est l'ami de tous » »), « on choisit ses amis, on ne choisit pas son prochain », « aimer ses amis, ce n'est pas aimer n'importe qui » (8) ; ces antithèses sont fortement structurées autour des négations, dans les quatre exemples ;
- 26 – chiasme : « **L'amour désintéressé du prochain**. Cela tombe bien : le **prochain** n'est pas toujours **intéressant** » (8) ; « sentiment du sublime », « devenir sublime du sentiment » (10) ; « éternelle », « fictivement », puis « fiction », « éternité » (11) ;
- 27 – paronomase (jeu sur les préfixes, d'autant plus remarquable qu'il fonctionne sur le même étymon) : « dilection sans prédilection », (Dupriez, 1980 : 332) ;
- 28 – isolexismes lexicaux (retour, dans les limites de la phrase, d'un lexème déjà énoncé, cf. Dupriez, 1980 : 266¹⁷) : « **désintéressé** », « **intéressant** » (8) ; « s'invente », « inventant » (10) ; « fiction », « fictivement » en (11). Par dérivation, on peut parler d'isolexisme syntaxique : cf. « choisit », « ne choisit pas » (8) ;
- 29 – anadiplose (reprise d'un même terme en fin de phrase et en début de phrase suivante) : « prochain » (8) ;
- 30 – anaphores (au sens rhétorique du terme) avec la réitération de « on » (8), de « cela » (10) ;
- 31 – épiphores, avec la réitération en fin de phrase d'un même segment, comme, en (10), les trois occurrences de la syntaxe du relatif, avec les relatives explicatives entre parenthèses, en fin de phrase¹⁸.
- 32 L'accumulation des figures contribue à la plénitude sémantique et à la complétude syntaxique (phrastique) des énoncés, comme à leur mémorabilité et à leur remémoration. Elles « contraignent » la syntaxe¹⁹, en lui donnant une apparence

« figurale » – qui n'est pas sans bénéfice pour l'ethos du scripteur, comme pour l'image du lecteur qui les reconnaît. Les formules orientent le texte vers une relative autonomie référentielle parce que chaque phrase se présente à première vue comme un système anaphorique clos, qui peut s'interpréter en autonomie sur les plans syntaxique, sémantique et pragmatique, dans des énoncés sur le mode déclaratif qui ne dépassent guère une ou deux propositions. Il serait plus juste de parler de tendance à l'autonomisation, car chaque énoncé est bien lié au précédent. Le processus d'autonomisation référentielle, caractéristique des proverbes, est ici enrayé par les liens discursifs entre la maxime et le co-texte amont, qui la prépare, un peu comme un écrin fait ressortir le joyau qu'il contient :

(12) Le proverbe figé préexiste au discours, alors que la maxime – genre libre – se crée dans le discours ; énoncé généralisant, cette dernière peut être inférée d'occurrences individuelles la précédant dans le discours (Schapira, 1999 : 92).

- 33 Le processus d'autonomisation référentielle est enrayé par :
- 34 – le dialogisme des aphorismes : ainsi des négations polémiques, très nombreuses en (8) et (9), qui, d'une formule à l'autre, maintiennent le dialogisme du raisonnement. Ainsi encore des modalisations, comme dans « La charité serait plutôt une dilection sans prédilection » en (1) : l'adverbe modalisateur²⁰ (venant après le conditionnel) renvoie à ce qui précède et nuit à l'autonomisation ainsi qu'à la dimension généralisante séant aux aphorismes ou des structures comparatives, en (10).
- 35 – la densité et la récurrence des éléments anaphoriques, en (10) (« *cela* », « *c'est où* », « *les* », « *ce n'est pas... c'est* ») qui renvoient à des données co(n)-textuelles et qui rendent difficile l'autonomisation pleine et entière des phrases aphoristiques²¹, sauf pour les deux dernières phrases (même si, ici aussi, leur dialogisme freine la tendance à l'autonomisation). Ce phénomène est également patent en (11), dans la mesure où la formule, en chiasme par rapport à la citation de Spinoza, comprend deux démonstratifs qui renvoient aux raisonnements antérieurs, restreignant l'extension du substantif.
- 36 – les traces de commentaires qui perturbent la prétention à l'objectivité en principe de pair avec le choix de l'énonciation « impersonnelle » : ainsi du début de (8), avec le jeu de mots sur « désintéressé » (épithète de « l'amour du prochain ») et « pas intéressant » (qui qualifie « le prochain »), ou des commentaires métadiscursifs dans les chiasmes.
- 37 Bref, si, dans les proverbes, l'autonomie est totale, comme le confirme leur figement, y compris celui de leur sens métaphorique, tel n'est pas le cas ici : les énoncés aphoristiques gardent leur sens littéral, même si ce dernier ne se cantonne pas à un contexte unique (Schapira, 1999 : 67). Du fait de leur visée généralisante, ils mettent au second plan la signification référentielle contextuelle, au profit d'une valeur référentielle générique. Cette évolution est sensible à travers les fluctuations des marques de dialogisme : elles ont un sens plein si on situe chaque aphorisme dans la chaîne textuelle, mais la valeur référentielle contextuelle s'affaiblit dans le cadre d'un détachement de l'aphorisme. Ce processus va de pair avec la désinscription énonciative²², lorsque celle-ci n'abolit pas nécessairement les valeurs déictiques situationnelles, mais les relègue à l'arrière-plan. Par conséquent le lien entre les énoncés, s'il enraye la tendance à l'autonomisation référentielle, ne fait pas disparaître pour autant ce processus de détachabilité et de décontextualisation qui affecte davantage les formules maximales de Comte-Sponville les plus ciselées.
- 38 C'est particulièrement net en (10). L'article repose sur un dialogue entre Freud et Comte-Sponville : ainsi, la première phrase est une définition-citation de Freud. La

deuxième phrase est une explication qui débouche, dans la phrase 3 sur une question, à laquelle la phrase 4 répond par une citation de Freud. Ainsi la parole de Comte-Sponville se donne-t-elle pour une parole intermédiaire, au service du théoricien de la sublimation. Cette position est marquée non seulement par le fait que les phrases 1, 4 et 5 comportent des citations qui éclairent les propos de Comte-Sponville, mais aussi par le fait que les phrases intermédiaires 2 et 3, tout en étant autonomes, sont sémantiquement dépendantes des citations de Freud. Dans les quatre dernières phrases, scandées par l'anaphore de « cela vaut mieux », le dialogisme est également présent, même s'il est moins explicite qu'avec la question « Au service de quoi ? » : les relatives explicatives sont une sorte de réponse/explication appuyée sur l'autorité de la *théorie freudienne*. La formule maximale finale, même si elle reste marquée par le dialogisme (structure segmentée avec présentatif, négation polémique, etc.), manifeste de par son caractère très travaillé une tendance à l'autonomisation référentielle et à la détachabilité contextuelle, au point d'éclipser tout ce qui précède et valoir comme l'entrée du dictionnaire : « la sublimation n'est pas le sentiment du sublime, c'est le devenir sublime du sentiment. » La formule est belle – mais, décontextualisée, elle ferait perdre de vue que la sublimation ne concerne pas n'importe quel sentiment, et nécessiterait à son tour de nouvelles gloses spécifiantes (Julia, 2001)...

- 39 Ce dialogisme se retrouve fortement en (9) : une première citation, en position thématique, sert de cadre à la prédication assumée par Comte-Sponville, appuyée sur l'autorité de divers auteurs. Le point de vue de Comte-Sponville, dans les phrases 2, 3 et 4, qui reformulent la phrase 1, est non seulement cautionné par la citation initiale, mais aussi par la citation finale de la phrase 5 qui valide rétroactivement les énoncés rhématiques des phrases 2 à 4. Ce dialogisme interne se marque linguistiquement (cf. *supra*) et discursivement, par l'entrelacement des voix et des points de vue, en sorte que le partage des idées s'y double de l'osmose des styles, puisque Comte-Sponville adopte à son tour le style maximal. La mise en abyme du lecteur de maximes qui devient à son tour auteur de maximes est une manifestation éclairante des interactions lecture/écriture et de ce que l'interprétation des textes, si elle prend en compte la totalité des phénomènes énonciatifs et référentiels, ne sépare pas les idées des moyens d'expression, et donc, rencontre le style...
- 40 Ces interactions autour d'un style et d'un genre, entre lecture et écriture, reposent sur la maîtrise des codes linguistiques, rhétoriques, génériques en réception et en production : les figures ne suffisent pas à faire le style maximal, il faut encore des marques énonciatives et syntaxiques, qui toutes ensemble participent de la conception continue du style. Le fait de commenter en imitant l'original témoigne de la dimension interactionnelle du style, le lecteur/scripteur se hissant au niveau de ses modèles. Le lecteur/scripteur choisit le registre maximal pour traiter d'un sujet à forte dimension morale et praxique, tout en tenant compte du genre du dictionnaire philosophique, qui contraint à définir dialogiquement les notions. Ce sont donc les diverses données génériques et esthétiques (maxime, dictionnaire philosophique) qui font l'objet d'une approche intersubjective, compte tenu des interactions fortes entre la maxime de départ et les maximes d'arrivée. De plus, l'intersubjectivité repose sur le partage *a minima* de valeurs éthiques par rapport auxquelles les individus entrent en dialogue et expriment leurs choix personnels, sans impliquer la réduplication à l'identique, comme c'est largement le cas dans le *Dictionnaire philosophique* de Comte-Sponville. D'autres postures personnelles sont bien évidemment possibles, qui inviteraient les apprenants à une posture décalée en fonction d'autres situations, d'autres genres connexes qui

usent des énoncés parémiques (par exemple la publicité, les slogans politiques) : sur ce plan, toutes les postures sont envisageables et méritent d'être travaillées dans le cadre de la classe, comme le montrent les travaux de Lancrey-Javall (1995) pour une séquence consacrée à la maxime, de Rabatel (2004a, 2005c) pour des interactions lecture/écriture autour du point de vue, ceux de Dabène (1990, 1996) pour les approches socio-didactiques, etc. Quelles que soient les postures adoptées, la construction du soi opère ici dans le langage, à travers les choix langagiers qui construisent solidairement une pensée ainsi qu'une image intratextuelle du soi écrivant et pensant.

- 41 On ne sera donc pas étonné que nous concluions sur les mérites de cette approche énonciative qui nourrit les interactions lire/écrire et permet de passer de la critique d'admiration (béate) à une admiration désacralisante (Houdart-Mérot, 2004 : 228-229, 231), dépassant les clivages traditionnels sur la lecture littéraire (Dufays, Gemenne et Ledur, 2005 : 91-94, 142-150). Cette approche énonciative intégrale offre aux apprenants des moyens pour transposer les œuvres réussies – voire les œuvres « ratées » (Bayard, 2000) – et pour améliorer leurs propres productions, en un processus libérateur qui (comme Barthes, 1970, 1984 : 46, l'avait bien vu) concerne tout autant la lecture que l'écriture, augmentant leur expertise ainsi que leur maîtrise des codes (langagiers, esthétiques, éthiques), pour leur plus grand plaisir, et, on peut l'espérer, pour le développement de leur moi, enrichi par le dialogue avec autrui, mieux à même de comprendre sur quelles valeurs partagées faire société.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM, J.-M. (2005) : Stylistique ou analyse textuelle ? L'exemple du fragment 128 des *Caractères*, in J.-M. Gouvard (éd.), *De la langue au style*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 127-144.
- ANSCOMBRE, J.-C. (2000) : Parole proverbiale et structure métrique, *Langages*, 139, 6-26.
- BAKHTINE, M. [1975] (1978) : *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard.
- BAKHTINE, M. [1979] (1984) : *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard.
- BARTHES, R. (1984) : Sur la lecture [1970], in *Le bruissement de la langue*, Paris, Le Seuil.
- BAYARD, P. (2000) : *Comment améliorer les œuvres ratées ?* Paris, Éditions de Minuit.
- BENVENISTE, E. (1966) : Catégories de pensée et catégories de langue, in *Problèmes de linguistique générale* 1, Paris, Gallimard, 63-74.
- BERGOUNIOUX, G. (2004) : *Le moyen de parler*, Verdier, Lagrasse.
- BLANCHE-BENVENISTE, C. (2001) : *Approches de la langue parlée en français*, Gap, Paris, Ophrys.
- BORDAS, E. (2005) : Enseigner la stylistique, in J.-M. Gouvard (éd.), *De la langue au style*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 21-35.
- COMBE, D. (1994) : Pensée et langage dans le style, G. Molinié et P. Cahné (éds.), *Qu'est-ce que le style ?* Paris, Presses universitaires de France, 71-91.

- COMBE, D. (2002) : La stylistique des genres, *Langue français*, 135, 33-49.
- COMBETTES, B. (2002) : Analyse linguistique des textes et stylistique, *Langue française*, 135, 95-113.
- COMTE-SPONVILLE, A. (2001) : *Dictionnaire philosophique*, Paris, Presses universitaires de France.
- DABÈNE, L. (1990) : Pour une didactique de la variation, in L. Dabène et al. (éd.), *Variations et rituels de la classe de langue*, Paris, Crédif-Hatier.
- DABÈNE, M. (1996) : Aspects socio-didactiques de l'acculturation au scriptural, in C. Barré-De-Miniac (éd.), *Vers une didactique de l'écriture*, Bruxelles, De Boeck.
- DETRIE, C. et NEVEU, F. (éds.) (2005) : *L'idiolecte. Du singulier dans le langage. Cahiers de praxématique*, 45.
- DUFAYS, J.-L. (1994) : *Stéréotype et lecture*, Liège, Mardaga.
- DUFAYS, J.-L., GEMENNE, L. et LEDUR, D. (2005) : *Pour une lecture littéraire*, Bruxelles, DeBoeck.
- DUPRIEZ, B. (1980) : *Gradus. Les procédés littéraires*, Paris, 10/18.
- GENETTE, G. (1991) : *Fiction et diction*, Paris, Le Seuil.
- HOUDART-MÉROT, V. (2004) : De la critique d'admiration à la lecture « scriptible », in A. Rouxel et G. Langlade (éds.), *Le sujet lecteur. Lecture subjective et enseignement de la littérature*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 222-232.
- HUMBOLDT, W. von (1974) : *Introduction à l'œuvre sur le Kavi*, Paris, Le Seuil.
- JAKOBSON, R. (1963) : *Essais de linguistique générale*, Paris, Éditions de Minuit.
- JOUVE, V. (2004) : La lecture comme retour sur soi : de l'intérêt pédagogique des lectures subjectives, in A. Rouxel et G. Langlade (éds.), *Le sujet lecteur. Lecture subjective et enseignement de la littérature*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 105-114.
- JULIA, C. (2001) : *Fixer le sens ? La sémantique spontanée des gloses de spécification du sens*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- KLEIBER, G. (2005) : Démonstratifs et pratique des textes littéraires, in J.-M. Gouvard (éd.), *De la langue au style*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 279-297.
- LACAN, J. (1966) : *Ecrits*, Paris, Le Seuil.
- LANCREY-JAVAL, R. (1995) : La maxime : apogée et remise en question d'un genre, in B. Veck (éd.), *Groupements de textes et projets de lecture*, 1, Paris, INRP, Bertrand-Lacoste, 115-141.
- MAINGUENEAU, D. (1994) : L'horizon du style, in G. Molinié et P. Cahné (éds.), *Qu'est-ce que le style ?*, Paris, Presses universitaires de France, 187-199.
- MERLEAU-PONTY, M. (1960) : *Signes*, Paris, Gallimard.
- NEVEU, F. (2001) : Singularités linguistiques du discours – l'idiolecte : fiction ou réalité ? in F. Neveu (éd.), *Styles. Langue, histoire, littérature*, Paris, SEDES, 7-17.
- NOILLE-CLAUZADE, C. (2004) : *Le Style*, Paris, GF Flammarion.
- PHILIPPE, G. (2005) : Le style est-il une catégorie énonciative ? in J.-M. Gouvard (éd.), *De la langue au style*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 145-156.
- RABATEL, A. (2004a) : *Argumenter en racontant*, Bruxelles, De Boeck.

- RABATEL, A. (2004b) : Stratégies d'effacement énonciatif et surénonciation dans *Le dictionnaire philosophique* de Comte-Sponville, *Langages*, 156, 18-33.
- RABATEL, A. (2005a) : La construction inférentielle des valeurs : pour une réception pragmatique des textes (littéraires), *Cahiers de narratologie* 12, 1-18. Université de Nice, <<http://revel.unice.fr/cnarra/document.html?id=29>>
- RABATEL, A. (2005b) : La part de l'énonciateur dans la construction interactionnelle des points de vue, *Marges linguistiques*, 9, 115-136.
<<http://www.marges-linguistiques.com>>
- RABATEL, A. (2005c) : La visée des énonciateurs au service du lexique : points de vue, (connaissance et) images du monde, stéréotypie, in F. Grossmann, M.-A. Paveau et G. Petit (éds.), *Didactique du lexique : langue, cognition, discours*, Grenoble, Ellug, 229-245.
- RABATEL, A. (2005d) : Idiolecte et re-présentation du discours de l'autre dans le discours d'ego, *Cahiers de praxématique*, 45, sous presse.
- RABATEL, A. (à paraître en 2006) : Pour une approche moniste du style et de la notion de « moyens d'expression », in O. Bertrand, M. Charolles, J. François, S. Prévost et C. Schnedecker (éds.), *Mélanges Combettes*, Berne, Peter Lang.
- RASTIER, F. (1994) : Le problème du style pour la sémantique du texte, in G. Molinié et P. Cahné (éds.), *Qu'est-ce que le style ?* Paris, Presses universitaires de France, 263-282.
- RASTIER, F. (2001) : *Arts et sciences du texte*, Paris, Presses universitaires de France.
- RIFFATERRE, M. (1971) : *Essais de stylistique structurale*, Paris, Flammarion.
- ROUXEL, A. et LANGLADE, G. (2004) (éds.) : *Le sujet lecteur. Lecture subjective et enseignement de la littérature*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- SCHAPIRA, C. (1997) : *La maxime et le discours d'autorité*, Paris, SEDES.
- SCHAPIRA, C. (1999) : *Les stéréotypes en français : proverbes et autres formules*, Paris, Gap, Ophrys.
- TODOROV, T. (1981) : *Mikhail Bakhtine, le principe dialogique*. Écrits du cercle de Bakhtine, Paris, Le Seuil.

NOTES

1. L'intrication de ces processus d'énonciation et de référenciation rend contreproductif le forçage des oppositions entre d'un côté un paradigme structural qui serait réduit à l'approche référentielle d'une « voix », à la « vocation à dire le réel » et, de l'autre, un paradigme énonciatif qui épuiserait le style avec la recherche des traces (émotives) dans l'énoncé de l'acte qui la produit (Philippe, 2005 : 147-148), sauf à entretenir des assimilations entre approches référentielles réduites aux avatars des théories du socio-psychologisme tainien ou du reflet et approches énonciatives bornées à la resucée de l'autotélie des textes littéraires a-référentiels.
2. Cette radicalité n'a rien à voir avec « "l'extrémisme" du tout-énonciatif » (Philippe, 2005 : 154).
3. On ne reviendra pas ici sur le fait entendu que la littérarité n'est pas une donnée intrinsèque de textes dits littéraires, mais un produit (ou un construit) de socio-cultures situées et datées.

4. La notion de *stylistique des genres*, héritière de Chklovski, Tynianov et Bakhtine (Combe, 2002 : 35-36), présente l'avantage d'une articulation entre la stylistique de la langue (Bally) et celle des auteurs (Spitzer), ainsi que le souligne Combe, 2002 : 43-47.
5. Meschonnic, qui défend la même thèse, cite souvent Wilhelm von Humboldt, notamment son *Introduction à l'œuvre sur le Kavi* (Le Seuil, 1974), qui au XIX^e siècle, fait du langage non pas l'expression d'une pensée déjà constituée, mais un principe dynamique de la pensée, exprimant une vision du monde propre à chaque peuple ou à chaque locuteur. Selon ce monisme, la langue est une forme interne (« Innere Form ») en perpétuel devenir, porteuse de sens et de pensée. Combe (1994 : 79) rappelle qu'en 1924, lorsque le psychologue Henri Delacroix publie avec un retentissement considérable *Le langage et la pensée*, il fait dans son ouvrage un résumé précis de l'œuvre de Humboldt (non traduite à cette date). Guillaume, autre partisan du monisme, sera profondément marqué par l'ouvrage de Delacroix.
6. La dimension interactionnelle du style prolonge, à bien des égards, l'approche rhétorique des *genera dicendi* (ou registres, ou styles, au pluriel), qui se trouvent déployés chez Cicéron, et qui eurent une postérité complexe, ainsi que le rappelle Noille-Clauzade (2004). Nous revenons sur les relations entre notre conception moniste du style et ce paradigme rhétorique des styles, à propos des registres *grand* (ou *sublime*), *médiocre* et *simple*, dans Rabatel (2006).
7. La stylistique des auteurs s'oppose traditionnellement à la stylistique des effets, qui, dans le prolongement de la rhétorique, peut « *a priori* investir tous les domaines de l'expression verbale ; elle tend à traiter les choix de "moyens d'expression" par un énonciateur, là où la stylistique des œuvres et des auteurs est confrontée à la nécessité d'une écriture que l'on suppose ne faire qu'un avec "l'esprit" de l'écrivain » (Maingueneau, 1994 : 188). Ainsi la stylistique des effets a-t-elle pu être comparée à une « panoplie de procédés expressifs » (*ibid.*, 188).
8. Cf. le n° 45 des *Cahiers de praxématique* édité par C. Détrie et F. Neveu (2005).
9. L'architecteur « est un outil à relever les stimuli d'un texte » ; sa fonction est d'éliminer la subjectivité : « il ne reste de l'auteur que le texte, et quant au lecteur, ses réactions sont des processus psychologiques, certes, mais l'architecteur n'est concerné que par ce qui les déclenche, c'est-à-dire les composants du texte » (Riffaterre, 1971 : 46-47 ; cf. également 63, 111).
10. « C'est la *perception* du contraste qui isole dans la séquence verbale les éléments par rapport auxquels il se produit et leur confère leur rôle de contexte » (*ibid.* : 77-78).
11. Nous maintenons le féminin de la traduction, même si les épithètes se rapportant à *Sprachgefühl*, neutre en allemand, doivent être accordés au masculin en français.
12. Dans ce cadre, on peut envisager une articulation du style et de l'idiolecte (et donc de la stylistique à la linguistique) : cf. Rastier, 1994 : 276, 2001 : 179, Détrie et Neveu, 2005, Rabatel, 2005d.
13. A rebours de la thèse de la lecture comme découverte des autres (et oubli/dépassement de soi), Jouve (2004 : 105) insiste sur l'importance de la découverte de soi, par le retour à/sur soi. Les deux processus ne s'opposent guère, sur un plan théorique, que l'on considère l'autre comme un autre soi-même ou soi-même comme un autre. L'approche énonciative étaye les propositions méthodologiques de Jouve, 2004 : 111-114 (1. réactions/représentation face à la scène, aux actions, personnages, valeurs ; 2. confrontations des réactions des élèves aux données textuelles ; 3. interroger les réactions subjectives des élèves, surtout quand il y a conflit avec le texte), en les centrant sur le texte et en articulant travail linguistique et valeurs encyclopédiques. La

position de Jouve, comme la nôtre, prend le contre-pied des théories qui visent l'exclusion du sujet lecteur de l'interprétation, selon une conception très sommaire de l'interprétation qu'il est étonnant de retrouver dans un *Rapport de l'Inspection Générale de Lettres* : « Pour construire une interprétation, il faut dépasser les réactions personnelles, partielles et partiales, entachées d'erreurs, embrouillées par le jeu multiple des connotations » in « La mise en œuvre du programme de français en classe de seconde », oct. 2003, n° 2003-079, p. 17, cité in Langlade, 2004 : 81).

14. Nous renvoyons à ce très suggestif article de Combettes pour l'analyse des interactions autour de la cohérence/cohésion textuelles à propos des constituants détachés, des chaînes anaphoriques, du discours rapporté ou de l'opposition des plans (Combettes, 2002 : 99-105). L'analyse dynamique du contexte, en lien avec des stratégies interprétatives cognitives et énonciatives, est très productive sur le plan théorique (pour penser les relations entre modules linguistiques articulés au tout du discours), comme sur le plan didactique (pour éviter l'approche réductrice et dichotomique des moyens d'expression opposés au vouloir dire des locuteurs).

15. Cf. Dufays (1994 : 99-100, 105-106) pour un cadrage détaillé des « codes » (ou savoirs ou compétences) entrant en jeu pour la production et la réception des textes littéraires.

16. Dès le XVIII^e siècle, « maxime », « sentence » et « aphorisme » sont donnés comme synonymes dans le *Dictionnaire de l'Académie française* ; plus tardivement, « pensée », sous l'effet des éditions des œuvres de Pascal, au XX^e siècle, devient à son tour synonyme des dénominations précédentes, tout en se distinguant « des autres formes gnomiques par moins de concision » (Schapira, 1999 : 49-50).

17. Certains considèrent l'isolexisme, ou retour dans la phrase d'un lexème déjà énoncé, comme une variante de la paronomase, à tort selon Dupriez (1980 : 332).

18. Sur le rôle de l'argumentation par autorité polyphonique des relatives explicatives, cf. Rabatel, 2004b.

19. Cf. *supra* la citation de Benveniste sur « la forme linguistique » appréhendée comme « condition de réalisation de la pensée ».

20. A la différence du proverbe, la maxime n'est pas « nécessairement catégorique » (Schapira, 1997 : 89).

21. En ce sens, l'autonomie des énoncés serait plus grande si les « cela » étaient remplacés par « la sublimation ».

22. En (13), la désinscription énonciative affecte le « tu » (renvoyant à tous les interlocuteurs potentiels, passés, présents et à venir), ainsi que le futur (coupé du *hic et nunc* de l'énonciation, qui prend une valeur générique), exprimant une vérité générale (Blanche-Benveniste, 2001 : 57).

RÉSUMÉS

À un moment où l'institution culturelle et l'institution scolaire expérimentent des dispositifs novateurs, les palmarès se multiplient, divers réseaux se constituent, fondés sur des enjeux et des positions engageant la conception même du « moderne » et du « contemporain ». Or, un bien culturel a une valeur symbolique dont l'incidence est différente selon le cursus scolaire. Quelles

sont les « règles de l'art » qui régissent le passage du microchamp du poétique (éditeurs, revues, critiques) à la légitimation des œuvres dans l'institution (collège, lycée, université) ? En analysant les textes officiels, des revues, des manuels, on décrit les contradictions à l'œuvre dans la transposition didactique de la poésie contemporaine, laquelle ne peut être appréhendée que dans des compromis d'ordre théorique et d'ordre institutionnel, étant entendu que le baccalauréat littéraire et l'Université sont les clés du système.

AUTEUR

ALAIN RABATEL

Iufm de Lyon, Icar, Umr CNRS 5191, Université Lumière-Lyon 2.